

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Lecture et animation Histoires belges

Sophie Gaudreau et Claude Mercier

Volume 19, numéro 1, printemps-été 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13379ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gaudreau, S. & Mercier, C. (1996). Lecture et animation : histoires belges. *Lurelu*, 19(1), 56-57.

LECTURE ET ANIMATION :

histoires belges

C'est Anne-Marie Aubin, notre professeure de français au cégep, et par ailleurs directrice littéraire chez Québec/Amérique Jeunesse – nous faisons partie de son comité de lecture –, qui nous avait parlé de la possibilité de faire un stage en Belgique grâce à l'agence Québec/Wallonie-Bruxelles. Nous avons été séduits par cette idée et notre sujet est apparu évident : la littérature de jeunesse en Belgique et ses différents moyens d'animation. Nous nous sommes donc retrouvés en Belgique en juin 1995.

Mentalités littéraires

Dans la Communauté Française de Belgique (CFB), la mentalité littéraire est très différente de celle que nous connaissons au Québec. En effet, on ne ressent au sein du corps littéraire belge (écrivains, illustrateurs, éditeurs...) aucune volonté d'affirmation nationaliste. Au Québec, on désire s'affirmer en tant que Québécois et prendre sa place. Ainsi, lorsqu'un écrivain réussit à se démarquer sur la scène mondiale, on ressent une certaine fierté générale. Au contraire, en Belgique, on ne cherche pas à se forger une identité littéraire propre. Les maisons d'édition belges se sont accolé un titre français; les auteurs et illustrateurs se camouflent sous une identité française. Selon M. Émile Lansmann, directeur des Éditions-Diffusions théâtrales Lansmann, c'est une question de «se fondre dans la masse», les grandes maisons d'édition étant du côté de la France. Au dire de ce grand homme littéraire, le problème se situerait du côté des médias; pour eux, un vrai écrivain est français. En somme, les lacunes sont de l'ordre de la reconnaissance auprès du public; on cherche à percer en France afin de se faire connaître en Belgique.

Le roman et l'album

Au Québec, quand on pense littérature pour la jeunesse, on songe aux romans. Ce sont eux qui sont les plus nombreux, les moins coûteux. En Belgique, les romans pour la jeunesse sont étonnamment rares, surtout ceux pour les moins de douze ans, submergés qu'ils sont par la grande quantité d'albums illustrés. Peu de maisons produisent des romans et, selon M. Carl Norac (écrivain, animateur et chroniqueur littéraire), si les maisons d'édition québécoises s'y mettaient vraiment, elles auraient des chances d'acquiescer une grande partie du marché, notamment dans les domaines comme la science-

fiction, le fantastique et le roman policier. Récemment, Casterman, sentant que des efforts bien menés pourraient rapporter des dividendes intéressants, s'est orienté dans cette direction en achetant la maison Duculot et en gardant les services de son directeur littéraire, M. Arnaud Delacroix. Mais la collection «Travelling», consacrée au roman pour jeunes, ne sature pas le marché, possédant une centaine de titres à son catalogue, et ne publiant que quatre nouveautés par an. Bien que le géant Casterman ne semble pas vouloir prendre trop de place pour l'instant, les autres maisons d'édition ont de la difficulté à s'imposer, certaines éprouvant actuellement de graves problèmes financiers.

Même si le roman pour adolescents et préadolescents se développe graduellement, l'album pour enfants, en pleine évolution, demeure le secteur le plus important de publication de la littérature de jeunesse en CFB, avec notamment l'École des Loisirs (chez Pastel) et Duculot (avec les fameux Ernest et Célestine, de Gabrielle Vincent), qui constituent l'essor principal de la production de ce genre. Aussi, on remarque que les illustrateurs pour la jeunesse sont beaucoup plus nombreux que les auteurs, le livre étant principalement associé à la marque de l'illustrateur plutôt qu'à la plume de l'auteur. Au Québec, la mise en marché de l'album – québécois, entendons-nous – s'avère plutôt restreint et occupe une infime partie des espaces jeunesse alloués dans nos librairies, alors que bon nombre de maisons d'édition en assurent la production : Michel Quintin, Tundra, du Raton Laveur, Héritage, La courte échelle, Annick Press, pour ne nommer que celles-là.

La BD

S'il est un secteur qui se porte bien dans la littérature belge, c'est bien la BD pour jeunes. C'en est impressionnant. On la retrouve partout, du dépanneur au musée. Il faut dire que la tradition date d'un demi-siècle, comme on le constate quand on entre au Musée de la BD, un espace immense où l'on se trouve transporté dans un autre monde, monde dont on entend moins parler au Québec mais qui est très présent en Belgique.

Au Québec, on ne connaît que les séries les plus en vue, surtout les grands classiques comme Tintin ou les Schtroumpfs. Mais là-bas... Nous avons plaisir à regarder les centaines de jeunes venus avec leurs classes parcourir les allées du musée en petits grou-

pes, s'interpellant mutuellement, s'étonnant de découvrir qu'ils connaissaient tant d'auteurs, tant d'histoires, de découvrir qu'ils avaient tant lu. Nous étions là, Québécois à qui l'on avait répété durant toute notre enfance que la BD n'était pas de la littérature – les professeurs, les bibliothécaires et l'institution littéraire nous l'affirmant en chœur –, tout en essayant de cacher le mieux possible les exemplaires que nous aurions pu emprunter et qui auraient pu nous donner la piqure. En Belgique, nous regardions tous ces jeunes qui aimaient lire sans même s'en apercevoir, et nous nous demandions si nous n'avions pas, au Québec, raté quelque chose.

Jean-François Guay, un bédéiste québécois qui s'est exilé en Belgique pour vivre sa passion, nous a parlé de toute la narration que l'on peut faire par l'image, de la complémentarité image-texte. Il nous a démontré que l'imagination, en plus du sens de l'observation, travaille beaucoup en lisant une BD. Nous nous permettons de citer l'exemple qu'il nous a donné : «Dans *Vol 747 pour Sidney*, de Hergé, on voit le capitaine Haddock qui monte l'escalier mobile menant à l'avion, sans s'apercevoir que quelqu'un est en train d'éloigner cet escalier de l'avion. À la case suivante, on voit Tintin qui lui met des pansements. Eh bien, demande à n'importe qui, une fois le livre terminé, s'il a vu le capitaine *tomber*, et tous répondront oui.» L'imagination, c'est entre les cases qu'elle agit.

Médiatisation

Contrairement à ce qui se passe ici, la critique littéraire en Belgique prend très peu sa place en littérature de jeunesse; les petits journalistes doivent sans cesse se battre pour se tailler une place dans un monde d'adulte. Ainsi, la plupart des journalistes pour la jeunesse se découragent et préfèrent se réorienter; ils se font de plus en plus discrets, voire absents. Cela ne veut pas dire que, chez nous, la critique de littérature jeunesse supplante toutes les autres formes de critiques, mais le fait est que certaines revues spécialisées (telles que *Lurelu* et, jusqu'à récemment, *Des livres et des jeunes*) permettent à nos spécialistes de s'affirmer relativement bien. De plus, les grands quotidiens consacrent assez régulièrement, dans leurs cahiers littéraires, un espace réservé à la littérature de jeunesse de telle sorte que les noms de Gisèle Desroches, Sonia Sarfati et Dominique Demers sont désormais associés



à la médiatisation du livre pour enfants. En Belgique, ce sont, une fois de plus, les Français qui s'imposent avec la *Revue des livres pour enfants*, entre autres.

L'animation dans les bibliothèques

Bien sûr, nous n'avons pas visité toutes les bibliothèques de Belgique; nous nous sommes dirigés vers celles qui étaient dynamiques et offraient de l'animation. La comparaison avec le Québec serait alors faussée, et, comme on sait, il n'y a pas vraiment de constance à ce niveau; cela dépend des gens qui y travaillent, et également des budgets, bien que certaines personnes en place fassent des merveilles tout en ayant peu de ressources.

Nous avons été particulièrement frappés par la coopération entre les écoles et les bibliothèques. Comme le dit M. Alex Bertrand, responsable de dix bibliothèques dans la région de Mons, «si les jeunes ne viennent pas vers vous, allez vers eux». C'est pour cette raison que, dans sa région, les bibliothèques envoient des animateurs parler de livres dans les classes, en plus d'offrir aux professeurs une formation sur le sujet pour qu'ils soient en mesure de mieux donner aux jeunes le goût de lire. Quelques fois par année, les classes, à tour de rôle, se rendent à la bibliothèque pour apprendre à utiliser ses infrastructures. Soit dit en passant, tout y est gratuit pour les jeunes, depuis l'inscription jusqu'aux retards dans la remise des livres.

M. Bertrand nous a présenté un autre moyen que nous avons trouvé intéressant pour attirer les jeunes. (En plus d'avoir enseigné pendant plusieurs années, il est bibliothécaire depuis plus de trente ans.) Des caisses de livres sont distribuées toutes les deux

semaines dans les classes participantes. On y trouve une sélection variée de livres et différents niveaux de lecture. Les livres sont disponibles et à la portée de la main. Les jeunes lisent s'ils le désirent, sans obligation. À l'arrière de la classe trône un grand carton sur lequel on peut lire le nom de tous les élèves. Quand ceux-ci ont lu un livre, ils en écrivent le titre devant leur nom suivi d'une appréciation (visage souriant ou non pour les plus jeunes, note sur dix pour les plus vieux). Les élèves peuvent ainsi savoir si le livre a été apprécié et l'empruntent à leur tour s'ils le désirent. À chaque semaine – généralement le vendredi –, ils consacrent une demi-heure à parler librement des livres lus en formant une table ronde. L'exercice s'avère difficile les premières semaines, puis les jeunes lisent de plus en plus. Ceux qui n'ont pas beaucoup lu se sentent gênés et s'empressent de lire pour sauver les apparences, courant ainsi la chance d'attraper la piquûre. Mais les jeunes deviennent avant tout des lecteurs autonomes et n'attendent plus d'être obligés de lire pour le faire.

On notera la ressemblance entre cette approche et celle de nos clubs de lecture, par exemple les clubs de la Livromagie et de la Livromanie parrainés par Communication-Jeunesse, formule exploitée depuis dix ans.

Animation en librairies

Outre les animations offertes dans les principales bibliothèques municipales et communautaires, de nombreuses librairies spécialisées pour la jeunesse offrent elles aussi un service de qualité d'animation de la lecture. D'ailleurs, il existe même une association des libraires de jeunesse en Belgique, qui vise à canaliser les efforts déployés pour donner aux enfants le goût de lire. Par exemple, à la librairie La Parenthèse, toute une section du deuxième étage est consacrée aux animations offertes par l'établissement. Ainsi, chaque premier mercredi du mois, on ouvre La Parenthèse aux petits de trois à dix ans sur des séances de conte; c'est le «tiroir aux histoires». Aussi, la librairie possède une banque d'animateurs qui offrent leurs services dans les écoles primaires des régions environnantes, à raison de quarante-cinq minutes, une ou deux journées par semaine, afin de faire découvrir aux enfants toutes les possibilités de la littérature jeunesse. Pour promouvoir la littérature de jeunesse, certaines librairies permettent aux écoles de venir les visiter,

de louer des jeux d'animation ou d'assister à des animations particulières sur «comment sont faits les livres?», expliquant aux enfants toutes les étapes de fabrication des livres. Des librairies organisent aussi divers concours littéraires.

De notre côté, les animations en librairies ne sont pas très privilégiées, mises à part l'organisation de séances de signatures qui, avouons-le, ont trait surtout à la littérature pour adultes. Le phénomène est toutefois généralisé dans nos salons du livre, où les jeunes doivent parfois faire la file afin d'obtenir une signature de leurs auteurs favoris ou parfois même quelque conversation sur le vif. Notons par ailleurs que ce phénomène des rencontres d'auteurs n'est vraiment pas répandu chez nos amis belges. De plus, certaines maisons d'édition québécoises offrent leur propre service d'animation. C'est le cas chez Québec/Amérique, par exemple, avec leurs ateliers de lecture et d'écriture, de formation aux bibliothécaires, libraires ou enseignants, ainsi que leurs activités d'animation sur mesure; c'est aussi le cas de Michel Quintin, d'Héritage, du Raton Laveur, de La courte échelle, etc. En Belgique, on retrouve parfois des animateurs dits «indépendants»; il s'agit, dans la plupart des cas, d'auteurs qui prennent eux-mêmes l'initiative de faire la promotion de la lecture à travers les écoles. Au Québec, lorsqu'on parle d'animateur indépendant, on pense entre autres au personnage de Hervé le Camelot, créé en 1993 et personnifié par Sylvain Dodier, se promenant d'un salon du livre à un autre afin de faire connaître les principales maisons d'édition québécoises pour la jeunesse. Certains organismes offrent eux aussi des services d'animation du livre, tels Communication-Jeunesse et Le livre animé. Mentionnons enfin l'initiative de certains auteurs ou comédiens qui personnifient un héros de livres pour enfants; pensons par exemple à Andrée Racine (*La Nouvelle Maîtresse*, publié chez Québec/Amérique Jeunesse) ou à Anique Poitras (*La Sorcière Camomille*, publié aux Éditions du Sorbier).

En terminant, nous tenons à remercier l'Agence Québec/Wallonie-Bruxelles de nous avoir permis de faire ce stage. C'est grâce à des expériences comme celles-là que des liens se créent entre les pays et que les idées voyagent. On peut toujours y apprendre quelque chose et profiter d'expériences positives. ♪